

BULLETIN DES ARMÉES

DE LA RÉPUBLIQUE

PARAISANT CHAQUE JOUR

AUX MARINS FRANÇAIS!

Chers marins, mes camarades,

Votre ancien, un vieil officier, qui, passionné pour la marine et la France a, plus de cinquante années, servi dans vos rangs, demande l'insigne honneur de vous adresser quelques paroles dans le *Bulletin des armées*, cette belle et touchante publication, où l'âme de la Patrie communique avec celle de ses enfants, les vaillants, qui luttent pour son existence.

Brisé de douleur d'être forcé à rester dans une retraite inutile et d'avoir définitivement vu s'enfuir le rêve auquel il avait voué sa vie, il voudrait du moins, en cet instant tragique, vous dire les sentiments qui l'animent.

Les pensées de tous les Français se portent vers leur armée qui défend le sol sacré et tous les cœurs vibrent dans une attente pleine à la fois d'angoisse et d'espérance.

Mais vous aussi, marins, avez droit qu'on songe à vous avec amour et foi. Votre rôle est grand, votre tâche est haute, et déjà votre action s'est marquée par des services éminents. Devant vous, cependant, la carrière s'ouvre à peine; vous y marcherez d'un élan intrépide pour auréoler de gloire le pavillon qui flotte à la poupe de nos vaisseaux.

Je vous connais, je sais votre ferme courage, votre ardeur sans seconde et votre inlassable endurance; je sais que les mots « Honneur et Patrie » sont gravés dans vos cœurs, comme au fronton des dunettes. Je sais aussi votre entraînement magnifique sous des chefs dignes de vous, auxquels va votre confiance absolue. Je sais enfin qu'ils peuvent, quoi qu'il arrive, tout vous demander, jusqu'au sacrifice suprême.

Ce ne sont pas des paroles d'encouragement qui sortiront de mes lèvres. Non, non! Je veux uniquement vous dire que beaucoup de cœurs battent à l'unisson des vôtres, attendant le récit de vos exploits contre l'ennemi exécré, que beaucoup de vœux ardents vous suivent dans votre effort, non pas seulement de la part de Français que des liens rattachent à la grande famille maritime, mais de milliers et milliers d'autres qui, depuis l'année terrible ont pu, et su apprécier ce que valaient choses et gens de la mer.

Faites, mes camarades, faites que la foule bientôt se joigne à eux pour vous applaudir frénétiquement, et puisse la victoire ailée planer sur vous comme sur vos frères de l'armée.

C'est aujourd'hui la croisade de la civilisation contre la barbarie. En avant! En avant! et que dans la bataille surgisse toujours à vos yeux la vieille devise de nos pères: « Honneur au mieux faisant! »

Fier d'avoir été des vôtres, je vous salue de loin du plus profond de mon âme.

Vice-amiral GERVAIS.



EN AVANT!

Le tambour bat, le clairon sonne;
Qui reste en arrière?... Personne!
C'est un peuple qui se défend.
En avant!

Gronde canon, crache mitraille!
Fiers bûcherons de la bataille,
Ouvrez-nous un chemin sanglant!
En avant!

Le chemin est fait: qu'on y passe!
Qu'on les écrase, qu'on les chasse!
Qu'on soit libre au soleil levant!
En avant!

Allons! les gars au cœur robuste,
Avançons vite, et visons juste,
La France est là qui nous attend.
En avant!

Leur nombre est grand dans cette plaine:
Est-il plus grand que notre haine!
Nous le saurons en arrivant.
En avant!

Leurs canons nous fauchent! Qu'importe,
Si leur artillerie est forte,
Nous le saurons en l'enlevant.
En avant!

Où nous courons? où l'on nous mène?
Et si la victoire est prochaine,
Nous le saurons en la trouvant.
En avant!

En avant! tant pis pour qui tombe.
La mort n'est rien. Vive la tombe,
Quand le pays en sort vivant.
En avant!

PAUL DÉROULEDE.

SITUATION MILITAIRE

(1^{er} septembre.)

La situation est sans changement dans les Vosges, en Lorraine et en Woëvre.

Par suite de la continuation du mouvement enveloppant des Allemands et dans le but de ne pas accepter d'action décisive qui aurait pu être engagée dans de mauvaises conditions, nos troupes se sont repliées partie vers le Sud, partie vers le Sud-Ouest.

L'action engagée dans la région de Rethel a permis à nos forces d'arrêter l'ennemi.

Il y a eu, au cours de la journée d'aujourd'hui, des engagements de la cavalerie allemande avec les troupes anglaises et françaises dans la région de Compiègne, Soissons, Creil; on n'en connaît pas encore les résultats.

LE PAYEMENT DES RÉQUISITIONS

On s'étonne de divers côtés que les réquisitions exercées par l'autorité militaire depuis le début de la guerre ne soient pas encore payées. On semble avoir perdu de vue que ce paiement est subordonné à l'accomplissement de diverses formalités indispensables autant dans l'intérêt des propriétaires que dans celui de l'Etat. Il faut, en effet, que les commissions départementales proposent les prix, que l'autorité militaire les fixe, puis les notifie aux maires et ceux-ci aux intéressés. A partir de ce moment, la loi accorde aux intéressés un délai de quinze jours pour présenter leurs réclamations. Après ce délai, les prix fixés par l'autorité militaire sont considérés comme acceptés par les propriétaires non réclameurs et c'est seulement alors que les mandats de paiements peuvent être établis au nom des receveurs municipaux pour la partie correspondante des réquisitions. Le délai nécessaire pour l'achèvement de ces diverses opérations ne peut guère être inférieur à un mois à compter du moment de la réquisition.

Quant au mode de paiement, on en résume ci-après les conditions, dont la plupart ont d'ailleurs été fixées par des textes insérés au *Journal officiel*.

Comme on vient de le dire, l'Etat se libère en principe entre les mains du receveur municipal et c'est à celui-ci, sous la direction du maire, qu'il appartient de remettre à chaque propriétaire ce qui lui revient. Il n'y a guère d'exception qu'en ce qui concerne les voitures automobiles, dont les propriétaires ont reçu ou recevront un mandat de paiement, en échange duquel les comptables des finances leur remettront un bon du Trésor, mandaté à l'échéance de six mois, portant intérêt à 5 p. 100.

Pour les autres réquisitions, le receveur municipal percevra les sommes dues moitié en espèces, moitié en un bon du Trésor, établi en son nom à l'échéance de six mois, avec intérêt de 5 p. 100. Dès que le versement en espèces aura été effectué, il en répartira le montant entre les intéressés, à raison pour chacun de la moitié du montant de sa créance; il remettra, en outre, à ceux-ci, un reçu nominatif formant titre contre le Trésor pour le surplus.

A l'échéance de six mois, la somme restant due sera payée à chaque créancier avec intérêt de 5 p. 100.

Par exception aux règles générales ci-dessus rappelées, le paiement partiel en bons du Trésor ne s'applique pas aux réquisitions suivantes, qui sont payables exclusivement en numéraire, savoir :

Réquisitions pour la nourriture journalière par l'habitant des officiers et soldats;

Réquisitions pour le logement ou le cantonnement des troupes qui, en vertu d'un décret du 16 août, donnent lieu à l'indemnité à partir du vingt-unième jour de la mobilisation, soit du 22 août.

Réquisitions pour le logement et la subsistance des individus évacués des places fortes comme bouches inutiles et des étrangers transportés dans certaines régions.

De plus, ces dernières réquisitions (logement et subsistance des bouches inutiles et des étrangers) doivent donner lieu, tous les dix jours, à paiement d'acomptes jusqu'à concurrence des quatre cinquièmes de la somme due; le solde est payé mensuellement.

Nous sommes en mesure d'ajouter que des instructions ont été données pour que toute diligence soit apportée au règlement des réquisitions dans les conditions qui viennent d'être résumées.

NOS SOLDATS SONT SOIGNÉS par les princes de la science.

La direction du service de santé au ministère de la guerre, préoccupée d'assurer aux blessés de la campagne actuelles les soins les plus éclairés, a mobilisé dans ce but les sommités de la science médicale et chirurgicale. Non seulement les plus hautes personnalités de la médecine militaire, comme le médecin inspecteur général Delorme, mais les chirurgiens civils les plus notoires, sont envoyés en mission dans les principaux centres d'évacuation et d'hospitalisation, afin d'apporter aux médecins traitants le concours de leur autorité et de leur expérience et aussi de rendre compte à la direction du fonctionnement de tous les services sanitaires. Les premières de ces missions ont été confiées aux professeurs Delbet, Heymond, Souligou, Tuffier et au docteur Doyen.

Les comptes rendus déjà adressés par ces praticiens ont d'ailleurs mis en lumière deux constatations qui sont de nature à apporter un appréciable apaisement à l'inquiétude des familles. La première est que les blessures par balles, à moins que le projectile n'ait atteint un organe essentiel, sont presque toujours d'une grande bénignité et se cicatrisent rapidement. Quant à la seconde, les grands chirurgiens civils ont remarqué avec beaucoup de satisfaction l'extrême prudence opératoire des chirurgiens de l'armée et le scrupule qu'ils se font de ne recourir à l'ablation ou à l'amputation qu'en cas d'absolue nécessité.

Ce BULLETIN est réservé à la zone des armées. Les correspondances doivent être adressées : « Cabinet du ministre de la guerre; bureau de la presse. »

NOUVELLES MILITAIRES

Appel de réservistes territoriaux.

Le ministre de la guerre a décidé de convoquer sans délai les réservistes de l'armée territoriale de toutes classes non encore rappelés et habitant les régions du nord et du nord-est de la France.

L'avance russe dans la Prusse orientale.

L'avance russe continue. Les troupes russes sont entrées en contact avec les garnisons des places fortes de Thorn et de Graudenz.

Félicitations du tsar.

L'empereur de Russie, qui est colonel en chef du régiment de cavalerie anglais les Scots Greys, a envoyé à son régiment le message suivant :

« Je suis heureux d'apprendre que mon brave régiment le Royal Scots Greys combat actuellement avec la Russie contre un ennemi commun. »

« Convaincu qu'il perpétuera les glorieuses traditions du passé, je lui envoie mes plus cordiales amitiés et lui souhaite la victoire. »

La région de Gand dégagée.

Le premier band de la garde civique est convoqué ce matin.

Les communications par chemin de fer et par télégraphe sont rétablies avec Grammont. Toute la contrée est débarrassée d'ennemis.

L'autorité militaire a invité le chemin de fer à limiter la distribution des coupons pour Anvers.

La colonie allemande de Samoa s'est rendue aux Anglais.

Le secrétaire d'Etat pour les colonies a reçu un télégramme du gouverneur de la Nouvelle-Zélande, déclarant que Apia, dans la Samoa allemande, s'est rendue à dix heures du matin, le 29 août, à une force expéditionnaire envoyée par le gouverneur de la Nouvelle-Zélande.

Les fonctionnaires mobilisés.

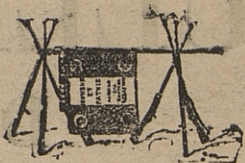
Des dispositions viennent d'être prises par le ministère des finances, d'accord avec le ministère du commerce, de l'industrie, des postes et des télégraphes, pour le paiement à l'armée, entre les mains des fonctionnaires, agents, sous-agents et ouvriers attachés au service de l'Etat, des traitements, rétributions ou salaires qui leur reviennent en cette qualité par application de la loi du 5 août 1914 et des décrets des 19 et 20 août 1914.

Les intéressés qui désirent recevoir à l'armée les émoluments civils auxquels ils ont droit doivent en faire la demande à l'administration dont ils relèvent, en ayant soin de mentionner le service civil auquel ils sont attachés en temps de paix.

Les demandes de cette nature peuvent être formulées par simple correspondance si les intéressés ont déjà fourni l'une des déclarations modèle n° 1 ou 2 contenant les indications utiles sur leur solde militaire; elles peuvent être ajoutées à la rédaction de l'une ou l'autre de ces déclarations, soit que les intéressés n'aient pas encore fourni les déclarations dont il s'agit, soit qu'ils en fournissent une seconde destinée à remplacer la première.

Les mandats de dépenses publique émis par les ordonnateurs sont convertis en mandats-poste, le droit de commission du mandat-poste étant prélevé sur la somme à payer pour tout envoi supérieur à 50 fr.

Les mandats-poste dont il s'agit sont acheminés sur leur destination sans frais de transport et le montant en est payé aux intéressés par les vaguemestres.



PAROLES FRANÇAISES

Pour que l'empire germanique usurpe l'Europe, il faut qu'il tue la France, et la France est immortelle. La France est une lumière. On ne tue pas la lumière. Il n'y a que ces Barbares pour croire que l'éclipse dévore le soleil.

PAUL DE SAINT-VICTOR.
(Barbares et Bandits.)

LES COSAQUES

Les populations prussiennes viennent de faire connaissance avec les armées moscovites, et particulièrement avec la redoutable cavalerie cosaque. On sait que cette cavalerie est peut-être celle qui possède le plus de mobilité, sans égale dans les attaques soudaines et d'une extrême souplesse quand il s'agit de se dérober aux coups et la poursuite de l'adversaire. On peut faire fuir les cosaques, mais il est impossible de les vaincre, et, lors de la retraite de Russie, Napoléon en fit la douloureuse expérience.

Les cosaques rendirent à la Russie des services précieux contre les montagnards du Caucase et obtinrent d'elle, avec une espèce d'indépendance dont ils se montrent très fiers, des privilèges multiples. Joyeux compagnon, plein de fougue et d'entrain, prompt à la réplique, gouailleux et mordant, le Cosaque a sans cesse une chanson sur la lèvres, un roman dans la tête et l'amour au fond du cœur.

En temps de paix, la vie des cosaques est exclusivement agricole. Ces guerriers aventureux deviennent des pasteurs attentifs, des cultivateurs laborieux.

En temps de guerre, les cosaques appartiennent à l'armée russe un contingent d'au moins deux cent mille hommes, tous armés d'une lance, d'une sabre et d'une carabine excellents cavaliers, d'une témérité inouïe. Ils servent de dix-huit à trente-huit ans.

Quelques détails de l'organisation de ces corps sont curieux. C'est ainsi que les cosaques doivent s'habiller, s'équiper et remonter à leurs frais. En revanche, des terres leur sont concédées. Chacun d'eux a droit à environ 27 hectares, et les villages qu'ils forment se nomment des stations, comme s'ils voulaient exprimer le désir perpétuel qu'ils ont du changement et du mouvement. En fait, ce sont des pasteurs guerriers, qui ne demandent qu'à abandonner la charrue pour courir aux armes, et qui méprisent absolument le danger.

Leurs instincts belliqueux, leur audace, leur impétuosité, leur effrayante activité sont des choses tellement connues que leur nom seul provoque l'épouvante. Ils entreront en Prusse ainsi qu'une avalanche, et si la guerre se poursuit du côté russe, comme elle a débuté, leurs premiers déplacements ne tarderont pas à dépasser Posen et à se montrer aux approches des faubourgs de Berlin.

L'AFFAIRE DE SAALFELD

(Octobre 1806.)

De tous les membres de la famille royale, celui qui me traita avec le plus de bonté, du moins en apparence, fut le prince Louis, neveu du roi. On m'avait prévenu qu'il exérait les Français et surtout leur empereur; mais comme il aimait passionnément l'état militaire, il me questionnait sans cesse sur le siège de Gènes, les batailles de Marengo et d'Austerlitz, ainsi que sur l'organisation de notre armée. Le prince Louis de Prusse était un homme superbe, et sous le rapport de l'esprit, des moyens et du caractère, c'était de tous les membres de la famille royale le seul qui eût quelque ressemblance avec le grand Frédéric.

Avant mon départ de Berlin, je fus témoin du délire auquel la haine de Napoléon porta la nation prussienne, ordinairement si calme. Les officiers que je connaissais n'osaient plus me parler ni me saluer; plusieurs Français furent insultés par la populace; enfin les gendarmes de la garde noble poussèrent la jactance jusqu'à venir aiguiser les lames de leurs sabres sur les degrés en pierre de l'hôtel de l'ambassadeur français!... Je repris en toute hâte la route de France, emportant avec moi de nombreux renseignements sur ce qui se passait en Prusse.

Arrivé à Paris, je remis à l'empereur la réponse autographe du roi de Prusse. Après l'avoir lue, il me questionna sur ce que j'avais vu à Berlin. Lorsque je lui dis que les gendarmes de la garde étaient venus aiguiser leurs sabres sur l'escalier de l'ambassade de France, il porta vivement la main sur la poignée de son épée et s'écria avec indignation : « Les insolents fanfarons apprendront bientôt que nos armes sont en bon état!... »

La campagne de 1806 commença. Les avant-gardes française et prussienne se rencontrèrent le 9 octobre à Schleitz; il y eut sous les yeux de l'empereur un petit combat, où les ennemis furent battus; c'était pour eux un début de mauvais augure.

Le même jour, le prince Louis se trouvait, avec un corps de 10.000 hommes, posté à Saalfeld. Cette ville est située sur les rives de la Saale, au milieu d'une plaine à laquelle on arrive en traversant des montagnes fort abruptes. Les corps des maréchaux Lannes et Augereau s'avançant sur Saalfeld par ces montagnes, le prince Louis, puisqu'il voulait attendre les Français, aurait dû se placer dans cette contrée difficile et remplie de défilés étroits, où peu de troupes peuvent en arrêter de fort nombreuses; mais il négligea cet avantage, probablement par suite de la persuasion où il était que les troupes prussiennes valaient infiniment mieux que les troupes françaises. Il poussa même le mépris de toute précaution jusqu'à placer une partie de ses forces en avant d'un ruisseau marécageux, ce qui rendait leur retraite fort difficile en cas de revers. Le vieux général Muller, Suisse au service de la Prusse, que le roi avait placé auprès de son neveu pour modérer sa fougue, ayant fait à celui-ci quelques observations à ce sujet, le prince Louis les reçut fort mal, en ajoutant que pour battre les Français il n'était pas besoin de prendre tant de précautions, et qu'il suffisait de tomber dessus dès qu'ils paraîtraient.

Ils parurent le 10 au matin, le corps du maréchal Lannes en première ligne, celui d'Augereau en seconde; mais ce dernier n'arriva pas à temps pour prendre part au combat. Sa présence était d'ailleurs inutile, les troupes du maréchal Lannes se trouvant plus que suffisantes. En attendant que son corps d'armée fût sorti du défilé, le maréchal Augereau, suivi de son état-major, se plaça sur

NOUVELLES DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER



La vie à Paris. — 1^{er} septembre. Soleil. Chaleur. Promenades. — Tout est calme autour des Champs-Élysées, qui semblent plus larges et que l'on peut traverser sans crainte. Les grands platanes sont d'un vert éclatant; les maronniers prennent de jolies teintes rousses et laissent déjà voir leurs branches.

Le quai, qui aux premiers jours d'août, était sillonné d'énormes autos lancées comme des trombes, encombré de longues files de chevaux de réquisition, le quai dans sa courbe splendide du Trocadéro à la Concorde, est tranquille comme au plus fort des vacances.

Parfois, devant la manutention militaire, d'immenses files de voitures stationnent, énormes camions à vapeur, voitures de livraison des grandes épiceries et des magasins de nouveautés, chargées de vivres, embaumant le pain frais. Une compagnie de territoriaux passe à petits pas bien cadencés. Au Grand-Palais, près du pont Alexandre, un poste de fusiliers marins est de garde. Quelques passants s'arrêtent, attentifs, sérieux, et tâchent de distinguer, par le porche béant, dans la profondeur embrumée de l'immense hall, la foule des braves Bretons au col bleu, qui se presse tout là-bas aux balcons intérieurs.

La vraie cause de la guerre. — Au cours d'une entrevue avec le représentant de l'Associated Press des États-Unis, M. Winston Churchill, ministre de la marine, a dit que le livre blanc anglais donne bien la cause immédiate de la guerre, mais que la cause fondamentale est en réalité l'ambition de l'autocratie militaire prussienne qui entend soumettre le monde entier.

Le militarisme prussien, victorieux, ne serait jamais satisfait. La lutte actuelle est une lutte de vie ou de mort entre la démocratie et l'autocratie. Quoi qu'il arrive, l'Angleterre doit aller et ira jusqu'au bout.

La Belgique répond à l'Autriche. — Le gouvernement austro-hongrois ayant déclaré la guerre à la Belgique, en invoquant des raisons d'une mauvaise foi évidente, le gouvernement belge vient de répondre à cette déclaration par une note, très digne, qui remet les choses au point, et dont nous extrayons les passages suivants :

« La Belgique a toujours entretenu des relations d'amitié avec tous ses voisins sans distinction. Elle a scrupuleusement rempli les devoirs que la neutralité lui impose. Si elle n'a pas cru devoir accepter les propositions de l'Allemagne, c'est que celles-ci avaient pour objet la violation des engagements qui ont été les conditions de la création du royaume de Belgique. Elle n'a pas cru qu'un peuple, quelque faible qu'il soit, puisse méconnaître ses devoirs et sacrifier son honneur en s'inclinant devant la force. Le gouvernement a attendu non seulement les délais de l'ultimatum, mais la violation de son territoire par les troupes allemandes, avant de faire appel à la France et l'Angleterre, garantes de sa neutralité au même titre que l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie. L'Allemagne a reconnu elle-même que son agression constituait une violation du droit des gens et, ne pouvant pas la justifier, elle a invoqué son intérêt stratégique. »

« La Belgique oppose un démenti formel à l'affirmation que les ressortissants autrichiens et hongrois auraient subi en Belgique un traitement contraire aux exigences les plus primitives de l'humanité. Le gouvernement royal a donné dès le début des hostilités les ordres les plus stricts quant à la sauvegarde des personnes et des propriétés austro-hongroises. »

Ce qui reste de Louvain. — La liste des crimes commis par l'Allemagne contre l'humanité et la civilisation s'allonge chaque jour. Les Allemands viennent de bombarder la ville de Louvain, et ont presque complètement détruit ce bijou d'architecture.

La partie centrale de Louvain a été détruite par l'incendie; l'église Saint-Pierre est en ruines; la bibliothèque de l'université est incendiée.

M. Seamen, délégué de la Croix-Rouge américaine, d'accord avec le gouvernement belge,

a câblé en Amérique un long rapport relatant les atrocités commises en Belgique par les Allemands.

D'autre part, le ministre de Belgique à Washington a remis au département d'Etat la protestation officielle de son gouvernement contre l'incendie de Louvain, commis en violation des lois internationales et des lois de l'humanité.

Le fils de l'amiral von Tirpitz est prisonnier. — Parmi les prisonniers faits sur le croiseur Mainz, coulé dans la mer du Nord, et qui ont été amenés à Edimbourg, se trouve le fils de l'amiral Tirpitz, ministre de la marine allemande; il n'est pas blessé.

Les sans-travail en Allemagne. — D'après le journal socialiste allemand le *Vorwärts* du 16 août, le nombre des ouvriers qui sont sans travail et sans ressources en Allemagne était déjà à cette date de plusieurs millions.

Les prisonniers allemands. — On continue à signaler de nombreuses arrivées de prisonniers allemands. Notamment : à Nîmes, 14 officiers d'état-major avec 768 soldats et 14 civils suspects; à Troyes, 480 soldats ou officiers, etc.

Le ravitaillement de Marseille. — Il vient de paraître au *Journal officiel* un décret qui autorise l'Etat à avancer à la chambre de commerce de Marseille une somme de 10 millions au maximum pour faciliter pendant la durée des hostilités le ravitaillement en blé et en autres denrées nécessaires à l'alimentation publique.

Marseille envahi par des oiseaux exotiques. — Depuis quelques jours de nombreux oiseaux exotiques envahissent les jardins publics et les squares de Marseille, dans lesquels jusqu'ici on ne voyait que des moineaux.

Voici la cause de cet envahissement anormal :

En cette époque de l'année, chaque courrier de Chine, de Madagascar ou d'Australie apporte à Marseille des oiseaux qui passent en transit à destination de l'Allemagne. Or, par les deux derniers courriers de Madagascar et de Chine sont arrivés près de 50.000 oiseaux divers, mis en route alors que la guerre n'était pas encore déclarée. Au débarquement à Marseille, nul oiseau ne voulut acheter les oiseaux et courir le risque de les nourrir indéfiniment sans aucune chance, pour le moment du moins, de les revendre : dans ces conditions tous les volatiles ont été rendus à la liberté, et ce sont ceux-là que l'on retrouve installés dans les squares et les jardins publics, qu'ils égayent de leurs cris joyeux et de leur léger gazouillis.

Leur manière. — Une famille parisienne avait accueilli il y a deux ans, comme hôte, un jeune Allemand, venu en France pour perfectionner son instruction. Il payait sa pension, naturellement, mais il était si gentil, si affectueux, qu'on le considérait comme l'enfant de la maison.

Dans la seconde quinzaine de juillet, il partit, pour aller, disait-il, embrasser ses parents. Il remercia tout le monde avec effusion et promit, aussitôt arrivé, d'envoyer un souvenir.

Ce souvenir, on vient de le recevoir. C'est une carte postale illustrée dont l'image est injurieuse pour nos soldats, et sur laquelle ce jeune drôle a inscrit quelques lignes de commentaires, dont la naïveté égale la grossièreté.

C'est son remerciement. Il est digne d'eux.

M. Théodore Botrel dans la zone des armées.

Le ministre de la guerre a signé une décision qui autorise notre collaborateur, M. Théodore Botrel, « à se rendre dans tous les dépôts, camps et hôpitaux de la zone intérieure (Nord et Est), et à y dire et chanter ses poèmes patriotiques. Toutes les autorités militaires sont priées de lui réserver bon accueil. »

M. Botrel s'est dirigé aussitôt sur la Lorraine.

un mamelon, d'où nous dominions parfaitement la plaine et pouvions suivre de l'œil toutes les péripéties du combat.

Le prince Louis aurait encore pu faire retraite sur le corps prussien qui occupait Iéna; mais ayant été le premier instigateur de la guerre, il lui parut inconvenant de se retirer sans combattre. Il fut bien cruellement puni de sa témérité. Le maréchal Lannes, profitant habilement des hauteurs, au bas desquelles le prince Louis avait si imprudemment déployé ses troupes, les fit d'abord mitrailler par son artillerie, et dès qu'il les eut ébranlées, il lança plusieurs masses d'infanterie qui, descendant rapidement des hauteurs, fondirent comme un torrent impétueux sur les bataillons prussiens et les enfoncèrent en un instant... Le prince Louis, éperdu, et reconnaissant probablement sa faute, espéra la réparer en se mettant à la tête de sa cavalerie, avec laquelle il attaqua impétueusement les 9^e et 10^e de hussards. Il obtint d'abord quelques succès; mais nos hussards, ayant fait avec furie une nouvelle charge, rejetèrent la cavalerie prussienne dans les marais, tandis que leur infanterie fuyait en désordre devant la nôtre.

Au milieu de la mêlée, le prince Louis s'étant trouvé aux prises avec un sous-officier du 10^e hussards, nommé Guindet, qui le sommait de se rendre, répondit par un coup du tranchant de son épée, qui coupa la figure du Français; alors celui-ci, passant son sabre au travers du corps du prince, l'étendit raide mort!

Général DE MARBOT.

(Mémoires.)

POUR LES FAMILLES DES SOLDATS

L'alimentation. — Aux Halles, à Paris, les vivres sont toujours abondants et ont une légère tendance à la baisse.

Le Président de la République vient de signer un décret autorisant l'Etat à avancer à la chambre de commerce de Marseille une somme de 10 millions pour faciliter le ravitaillement en blé et en farines et autres denrées.

Au fur et à mesure de l'écoulement, elle procédera à des achats nouveaux, afin d'avoir toujours un stock important en réserve. Le ministre du commerce pourra, en cas de nécessité urgente, inviter la chambre de commerce à prélever sur son stock certaines quantités pour approvisionner des centres qu'il désignera.

Les soupes. — Le secrétaire de l'union des syndicats de la Seine, M. Bled, donne sur les repas populaires les renseignements suivants :

« Les repas populaires, subventionnés par le comité du secours national, se multiplient. Tant à Paris qu'en banlieue, le nombre des repas servis quotidiennement dépasse, dès à présent, 25.000. Ces repas sont servis à Paris dans 31 établissements, et en banlieue dans 17. »

« Tous les jours qui vont suivre de nouveaux établissements seront ouverts, dans lesquels de nouveaux milliers de repas seront servis quotidiennement. »

L'aide aux femmes des combattants distribue deux fois par jour gratuitement, des soupes aux femmes et aux enfants. Vingt-cinq œuvres sont actuellement approvisionnées par ses soins. Elle distribue à domicile 3.500 soupes par jour. Les soupes sont composées et surveillées par les chefs habituels de grands restaurants.

Les directeurs de théâtres ont organisé des repas. Une carte valable pour une semaine et renouvelable, est délivrée à tous les travailleurs du théâtre.

Dans les grands magasins. — Les grands magasins accordent des allocations à toutes les femmes d'employés mobilisés ainsi qu'à leurs enfants. En outre, le personnel continue à être occupé et à recevoir ses appointements à l'exception des chefs de services, qui ont été réduits.

Les organisations corporatives. — La société l'union fraternelle des employés restaurateurs et limonadiers de Paris a décidé de venir en aide aux familles des sociétaires nécessiteux.

HARDI, LES GAS!

Quoi? le tocsin sonne à l'église?
C'est donc vraiment le branlebas
Eh bien! puisque l'on mobilise,
Hardi, les gas!

Le kaiser d'un ton de rogomme
Vient nous provoquer aux combats?
Rallions tous, comme un seul homme
Hardi, les gas!

Depuis trop longtemps il nous berne
Tout en faisant le fier-à-bras!
Bouclons le sac et la giberne:
Hardi, les gas!

Les aigles de l'Autriche et celles
De la Prusse planent là-bas:
Rognons-leur donc un peu les ailes!
Hardi, les gas!

Prise d'une sainte colère
La France appelle ses soldats:
C'est bon! ne tremble pas, la mère!
Voici tes gas!

Et les voici tous, ô patrie!
Prêts, sitôt que tu le voudras,
A te donner, galement, leur vie!
Hardi, les gas!

Et, narguant fatigue et souffrance,
Chantant pour mieux rythmer le pas,
Comme ils vont te venger, ma France!
Hardi, les gas!

THÉODORE BOTREL.

Un d'Assas africain

Dans ses *Epopees africaines*, le colonel Barati nous a conté l'exploit d'un d'Assas africain le tirailleur Baba Touré :

Pour une mission dangereuse, le colonel demanda des volontaires.

Le premier, parmi plusieurs autres, Baba Touré se présente. Il part, il se dissimule, il rampe à travers la brousse. Le voilà tout près de la palissade. Rien ne bouge. Il avance encore un peu; il parvient au pied des palanques; il se soulève, regarde.

Pas un homme. La position est évacuée. A l'instant où il va crier la bonne nouvelle, sa voix s'arrête; à gauche, à 20 mètres, une tranchée est remplie d'ennemis. Les fusils sont braqués sur lui. Qu'il reste immobile, muet, les indigènes ne tireront pas, afin de ne pas dévoiler leur embuscade. Il n'hésite pas et, pour mieux indiquer à son chef la direction d'où sont parties les balles à son adresse, il met lui-même en joue ceux qui le visent et tire le premier.

Vingt détonations retentissent: il tombe grièvement blessé. Tout à l'heure, les ennemis s'empareront de lui, le mutileront; qu'importe! Son officier est averti. Et il soulève sa tête au-dessus des herbes pour donner un dernier regard à ceux qu'il a sauvés. Que voit-il? Le lieutenant vient de commander: « En avant! » Il ne s'imaginerait pas que c'est pour aller à son secours; il se dit qu'il n'a pas été compris, que son officier va tomber dans l'embuscade; il doit compléter son renseignement. Rassemblant ses forces, il se dresse et, debout, s'offrant en cible à l'ennemi, avant de retomber, il a le temps de s'écrier:

— Avancez pas, y en a sauvages!

CE QU'ON PENSE EN GRÈCE

Une perfide campagne se poursuit, sous forme de dépêches et de correspondances expédiées d'Athènes, par lesquelles on cherche à accréditer en Europe, la croyance que l'opinion publique grecque est animée de tendance germanophile. Pourtant l'opinion publique et la presse gardent une attitude admirable, manifestent des sympathies enthousiastes pour la France et faisant des vœux ardents pour le triomphe de nos armes.

REVUE DE LA PRESSE

The New-York Herald. — Depuis un mois, l'ouest de l'Europe, le pays de la plus pure civilisation latine, supporte héroïquement l'assaut des barbares: « Les Huns et les Autres. » Tel sera le titre de cette guerre, où l'esprit de culture pacifique lutte éperdument contre la force imbécile et déchaînée. Or, l'Histoire nous apprend que l'Esprit a toujours eu, en définitive, raison de la Matière.

L'Homme libre. — Telle est bien tout ensemble la politique et la stratégie de notre guerre. Nous ne pouvons avoir aucune raison de le dissimuler: nous ne traiterons pas en vaincus. C'est le premier et le dernier mot de l'affaire. Mais nous n'avons pas même à envisager une telle hypothèse, à l'heure où l'offensive russe, qui continue sur tout le front, commence à mettre Vienne et Berlin en émoi. L'investissement de Lemberg est proche, nous dit-on, et Vienne, depuis quinze jours, élève des fortifications de fortune avec une hâte assez significative. C'est parce qu'il se sent si redoutablement menacé en arrière que Guillaume II ramasse toutes ses forces contre nous, en une offensive précipitée.

Petit Journal. — Même vaincus ici ou là, et même plus souvent vaincus que vainqueurs, nous restons en état de tenir et de tenir quand même. C'est par la durée que nous nous sauverons. En 1870, malgré la superbe énergie de Gambetta, nous n'avions plus de chances véritables de durée après les grandes défaites qui avaient détruit nos armées. Les troupes que nous improvisons ne pouvaient ni vaincre ni opposer une assez longue résistance à l'ennemi. Aujourd'hui, nos forces sont loin d'être brisées, notre résistance peut être longue. L'action irrésistible de nos alliés l'encourage et maintient notre confiance dans l'avenir au milieu des pires vicissitudes. Sachons tenir. Sachons durer.

Figaro. — L'armée allemande? On dirait un fauve formidable échappé de la ménagerie, qui plante, partout où il peut, ses griffes et ses crocs. Il se rue sur ceux qui s'enfuient, mais il hésite soudain si on le pourchasse: il est à la fois implacable et inquiet. Cependant il se sent traqué, il s'essouffle, il essaie, dans son dernier bond, de saisir la plus belle proie. Quelle échappe, il retombera, les flancs vides de souffle, bon à abattre.

Excelsior. — Cette belle tenue, nous la conserverons jusqu'à la fin, je veux dire jusqu'à la fin des Barbares.

Que le Gouvernement reste à Paris, ou bien, comme un de nos confrères le supposait paradoxalement ces jours derniers, qu'il soit même obligé de siéger un jour à Toulon, la France sera victorieuse.

Nous ne pouvons pas répéter chaque jour cette phrase: je supplie mes lecteurs de ne pas l'oublier!

Petit Parisien. — Les Allemands recourent volontiers à l'intimidation ou, du moins, ils essaient d'y recourir, comme le montre la tentative assez ridicule qu'ils ont imposée avant-hier à l'un de leurs aviateurs. Seulement, les faits démontrent qu'ils réussissent rarement.

Le but que, visiblement, ils poursuivent en ce moment est l'attaque du camp retranché de Paris. Ils ne sont peut-être pas aussi près de l'atteindre qu'ils se l'imaginent. Mais fussent-ils même beaucoup plus avancés que l'effet de terreur escompté n'en serait pas obtenu pour cela. Nous en avons bien vu d'autres, il y quarante-quatre ans, cela n'empêche que beaucoup d'entre nous sont encore là.

L'Autorité. — Dans un avenir prochain, les lourdes légions germaniques ne seront plus ravitaillées. Harcelées d'un côté par les Russes, de l'autre par les troupes anglo-françaises, sans vivres, sans munitions, la résistance deviendra impossible. Rien ne peut empêcher ce dénouement de se produire; c'est une question de temps.

Le Gérant: G. CALMÈS.

Imprimerie, 31, quai Voltaire, Paris 7^e.